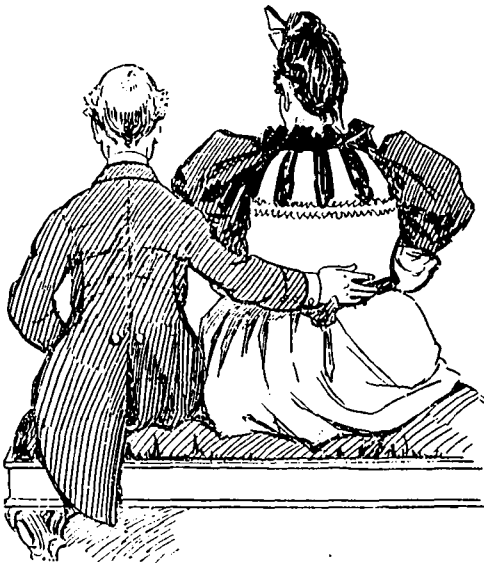


IL AVAIT LE BRAS TROP COURT



I

Ils s'aimaient à la folie et ne pourraient pourtant être complètement heureux...



II

...En voici la cause.

ENTRE LE CIEL ET L'EAU

MA PREMIÈRE ASCENSION

I

Il était près de minuit et la fermeture des portes de l'Exposition était imminente.

Dans les pavillons déserts, aux multiples attractions, les orchestres attaquaient déjà le *God Save the Queen*, et comme dans le but de regagner mon navire par Macquarie-Port, j'avais fait le tour des galeries, je me trouvais devant la grille circulaire du ballon captif.

Ce ballon, diminutif des fameux captifs du célèbre Henri Giffard, m'avait déjà, à plusieurs récentes visites, frappé par ses magnifiques proportions et, malgré le désir que j'avais souvent éprouvé de faire une ascension aérostatique, toujours quelque obstacle insurmontable avait empêché la réalisation de cette fantaisie. Flamboyante et tremblante sous le souffle de la brise qui s'était peu à peu levée dans la soirée, une rampe de gaz me permettait de lire, au fronton monumental de la porte d'entrée :

*Gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud,
Exposition Australienne Universelle de Sydney,
Ballon Captif Parisien cubant 300 000 pieds,
Ascensions captives à quinze cents pieds
d'altitude.*

Cinq cents pieds de plus qu'en 1878, à la Place de la Concorde, — m'écriai-je, — induit en tentation. La main machinalement plongée dans mon gousset je me rapproche du bureau de vente des tickets et la buraliste achève de me décider par cette apostrophe :

— Hâtez-vous ! Vite, gentleman ! c'est la dernière ascension de la soirée.

Complètement décidé alors, je lui passe la demi-livre exigée pour le prix des ascensions de nuit, reçoit en échange un petit ticket bleu et m'introduit dans la piste encombrée de chaises et de quelques rares spectateurs. Une passerelle volante établissait la communication entre la terre plein et la nacelle, suspendue sur la cuvette peu profonde. Je m'y engage aux accords retentissants des cuivres d'une fanfare ; à peine suis-je installé dans le grand panier d'osier que la passerelle est enlevée par les hommes d'équipe ; la porte intérieurement capitonnée de la nacelle est refermée et le voyage mystérieux commence...

L'énorme câble, qui, seul désormais, nous rattache à la terre, commence à se dérouler de son treuil...

Nous voilà partis...

C'était mon début aérostatique, je devais faire, par la suite, bien d'autres voyages dont la plupart n'ont laissé dans mes souvenirs qu'une bien fugace empreinte. Mais, le premier ! je ne oublierai jamais, et les sensations qu'il m'a procurées

sont encore là, gravées au plus profond de mon être, avec l'acuité des premiers jours.

En montant à bord du *Sydney* je ne laissais pas d'éprouver une certaine appréhension toute nerveuse, une sorte de frayer involontaire que, par le raisonnement et à force de volonté, je parvins enfin à dominer.

J'avais ressenti, tout d'abord, une grande sensation de vide, ma respiration semblait coupée, et, comme en outre, je craignais le vertige, je ne me hasardais qu'avec précaution, à regarder au dehors par dessus l'accoudoir de la nacelle.

Contre mon attente, je me trouvais instantanément fort à l'aise.

Les parois du panier d'osier montaient jusqu'à hauteur de ma poitrine et me paraissaient une très suffisante protection contre l'attraction ambiante ; alors, complètement rassuré, je me sentis rendu à moi-même. Dès lors je regardais vers la terre dont le *Sydney* s'éloignait avec une vitesse

que je jugeais vertigineuse, bien quelle fut mathématiquement réglée sur le nombre de tours de la bobine gigantesque du treuil à vapeur.

Une trépidation incessante, semblable à celle que communiquait l'hélice au navire, agitait le plancher de la nacelle et le sentiment exact que j'éprouvais, en m'éloignant de la terre, était celui qui vous impressionne la première fois qu'on fait usage d'un ascenseur.

Complètement calme, je cherchais à distinguer, tout au fond de la nuit inférieure, les différentes vues de la ville sur laquelle nous planions, et où le plus ou moins d'intensité des lumières me servait de repère.

Je vis exactement le Parc de l'Exposition, encore étincellant de lumières ; le Palais du Gouverneur, cet excellent lord Loftus qui, quelques jours avant nous avait accueilli avec une si cordiale hospitalité ; puis George et King streets, puis Circular Quay, etc., — Mon lieutenant — me demanda soudain, en excellent français, l'aéronaute qui, bien que je fusse en habit civils, m'avait reconnu de suite pour un des officiers du croiseur français l'*Aréthuse*.

— Appercevez-vous, là-bas, en pleine rade, les feux de position de votre navire ?

— Yes, Yes !... Je les vois moi, captain, le bateau de monsieur ! — Devançant la mienne, cette réponse était jetée par la fraîche voix d'une très svelte jeune femme qui, accoudée près de moi et me frôlant de sa jupe, avait jusqu'alors paru très absorbée par l'étonnant spectacle dont nous jouissions.

Mais il me fut impossible de juger des traits de l'inconnue ; l'ombre du ballon, jettant sur nos têtes comme un immense et sinistre vélum, m'en empêcha.

Toutefois, au seul timbre de sa voix, je la devinaï très jeune ; son accent et sa diction proclamaient très haut quelle était distinguée et de bonne race.

J'eus alors la curiosité de dénombrer tous nos compagnons de route.

Je parcourus la galerie circulaire, mais ne trouvai point d'autres voyageurs, et, non sans heurter de mon pied tous les sacs de lest qui encombraient la galerie du *Sydney*, je revins à mon point de départ.

LA MEILLEURE RAISON



Sophie. — Et Charles fait-il toujours la cour à votre fille, Monsieur Boireau ?

Monsieur Boireau. — Ah ! non, par exemple.

Sophie. — Est-ce elle qui l'a remercié ou lui qui est parti ?

Monsieur Boireau. — Pas du tout, ils sont mariés.